

BULLETIN A R C POÉSIE  
PARIS

PRÉSENTÉ PAR EMMANUEL HOCQUARD

au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris  
11, avenue du Président Wilson - 75116 Paris

*deuxième année*

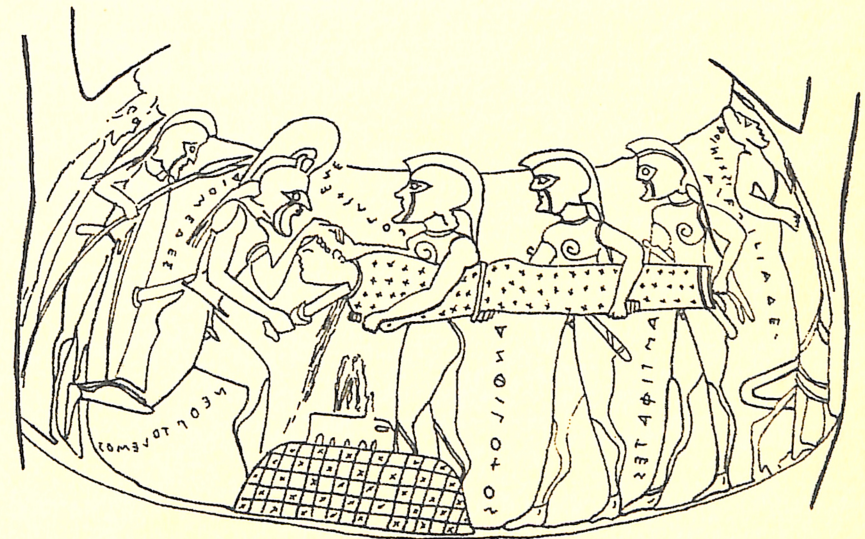
N° 19

Jean Louis SCHEFER

le mardi 5 décembre 1978

Jean Louis SCHEFER  
lira des extraits de  
ANIMAL ou TRAGIQUE  
(à paraître)

à 19 h 30, dans l'Auditorium du Musée  
d'Art Moderne de la Ville de Paris



Néoptolème sacrifiant Polyxène sur la tombe d'Achille

... Il y a donc une autre anatomie : c'est l'écart simultanément ou égal de la loi (la loi qui prescrit des monstres et des restes figuratifs inhabitables : l'orée d'un monde du droit), égal écart des parties animales dont l'homme ne parvient à être la métaphore ; dont la métaphore est donc la dialectique.

Reste la fulgurance, l'impossible anatomie de raisons dans la pensée qui voit la naissance du monde humain, c'est-à-dire la propre suppression de toute l'espèce comme telle dès que surgit l'éclair sans doute d'un tel avènement, (la pensée fulgurante est ce même chemin que l'on ne peut refaire, parcourir ni remonter par des jalons jusqu'à des causes à lui propres. Qui l'enferment ou seraient comme la tragédie d'Euripide devenue une partie d'échecs..)

Anatomie imaginaire et née d'une allégorie qui est dans l'invention de cette division que la scène inaugure : ni le droit, ni la dialectique, ni les parties animales, elle réside comme première apparition sans date, première manifestation sans événement de l'anatomie du monde humain calculée sur ses disproportions (l'inégalité de l'image a d'abord frappé les peuples au sommet de leurs cultures comme nécessité de diviser la fulgurance de la pensée dans l'imagination de son reste).

Subsiste donc ce que la tragédie ajoute ainsi à la langue : le sacrifice, dit Ulysse dans le Polyphème d'Euripide, ne se fait pas sans un certain rythme (ou *tiní rúthmos*).

Ce qui veut dire ? que le rythme n'est pas la transcription sinon d'une nécessité différente de la langue. Et qu'elle oblige à se couper différemment et déplacer sur elle-même un autre système de césure.

La scène commence cependant une division qui n'avait jamais eu lieu (la scène est alors très antérieure, l'antériorité même du théâtre), et ne divise ni la même chose que le droit, l'anatomie animale ou la dialectique. Et cherche-t-elle surtout peut-être l'anatomie inconnue, et la plus inconnue, d'une espèce qui n'a pas de représentants.

Et cependant la question n'est bien que celle-ci dans le même temps de la naissance de la philosophie et de la naissance de la tragédie : la recherche d'une telle anatomie n'a pu constituer ni supposer l'existence d'un corps tragique. Quelque chose du temps ne permettait pas à un tel corps de faire dépôt de sa fiction.

Si aucun corps tragique n'a pu se constituer sur ces différents écarts et comme le système ou le mystère de telles différences (animales, philosophiques, juridiques) la scène n'est-elle pas la fiction ultime non d'une division mais d'une dévotion dernière par laquelle le héros demeure, comme l'Oedipe de Nietzsche, bombardé de phosphènes et l'ombre même de la lumière qu'il cherche.

Ombre ou lumière, phosphènes ou points qui n'en marquent le corps - seul le destin et le destin momentané du fatum scénique. Ou ne marquent, vers lui comme un signe, et non sur lui, non pour lui afin qu'il le devienne uniquement ou singulièrement, que son recul pour tous les autres mondes. Et son entrée dans le monde sans sommeil et de l'alphabet ou l'arpentage sur les photons du monde historique dont il reste une borne aveugle - une lumière sans aucun oeil.

Et que désignent ces étoiles ou points et un tel semis descendus sur la robe de Polyxène. Des astres ou des points de couteau ainsi photographiés dessinent-ils à la fois le monde entier de la bête ou de la cité qui la mange. Ou seulement les points par lesquels s'en écartant elle n'est plus jamais ni cette bête ni ce monde ? ...